

Philippe Laperrouse

Le Médiocre



Philippe Laperrouse

Le Médiocre

© Philippe Laperrouse, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-5652-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Prologue

Le 4 janvier 98, nous étions dans mon lit. Par la fenêtre de ma chambre, nous observions la neige tomber dru. C'étaient des flocons lourds qui allaient tenir sur les trottoirs et provoquer des accidents. Ils n'avaient pas le temps de voleter dans l'air et semblaient presser d'atteindre leur destination. L'heure ? Je ne sais pas. C'était dans le courant de l'après-midi. On me permettra de penser qu'il y a des moments où l'on n'est pas à un quart d'heure près.

Georges Lamblin et moi avons vécu un premier épisode amoureux qui s'était achevé dans la confusion. Nous avons renoué notre liaison six ans plus tard et (c'est facile à dire après) ce n'était pas la chose à faire.

Ce jour-là, il avait envie de bavarder. Avec les introvertis, c'est ainsi que ça se passe : ils ne parlent pas souvent, mais il suffit d'ouvrir une vanne au bon moment et on ne peut plus contenir le flot de leur discours. Il a tout repris depuis sa première discussion avec Amédée Pouget. Plus il avançait dans son récit, plus j'avais hâte d'en finir au plus vite avec notre relation qui m'était revenue dans la figure comme un boomerang. Ce qu'il me racontait, je le savais ou je l'avais deviné. Je sentais qu'il y avait du danger là-dessous. Un danger, je ne sais pas pour qui, mais je n'avais pas spécialement envie de le savoir.

Je pressentais qu'une seconde rupture serait inévitable et qu'elle ne serait pas simple. J'étais sans doute la seule personne auprès de laquelle Georges s'épanchait. Quand on a suffisamment confiance en quelqu'un pour lui faire part de ses sentiments intimes, on ne s'attend pas à ce que l'être choisi vous quitte en vous disant que vos salades ne lui inspirent que le besoin de prendre la poudre d'escampette. C'était pourtant la tentation lancinante qui me minait.

Alors qu'il parlait encore, je le regardais une dernière fois de profil et je décidais notre séparation ferme et définitive. En douceur, car tout était réuni pour que ça se passe mal. À partir de ce moment, j'espçais de plus en plus nos rendez-vous en espérant qu'il comprendrait tout seul.

Je l'ai revu à deux reprises. La seconde, c'était quinze jours plus tard dans un bistrot que nous fréquentions dans le quartier du rectorat. Son regard m'a inquiété. J'y lisais de la fureur et même plus. J'avais l'impression d'un homme qui allait faire ce qu'on appelle ordinairement « une bêtise ». Je me disais :

danger ! Mêlé-toi de tes affaires Suzanne ! Et puis, je ne sais pas ce qui a repris le dessus chez moi, peut-être une certaine façon de me donner une importance que je n'ai pas. Toujours est-il que j'ai essayé de dédramatiser :

— Qu'est-ce qui se passe, Georges ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Tu ne supportes plus la situation de ton couple ? C'est ça ?

Il faut dire qu'il se débattait dans une tragi-comédie à ce moment-là : madame a un amant, monsieur une maîtresse (moi). Tout va bien, c'est du classique, il n'y avait pas de quoi s'affoler. Il me répondit que ce n'était absolument pas le problème. J'avais encore tout faux : il y avait plus grave.

Ce qu'il me confia me mit de moins en moins à l'aise.

Il me dit qu'il se sentait humilié et qu'être humilié, c'est pire qu'être mort.

— Thérèse m'a trompé deux fois, Suzanne. La Thérèse d'aujourd'hui n'est pas celle que j'ai épousée. Si j'avais su qu'elle était capable de rouerie, je ne me serais jamais marié. Pendant des années, elle a sciemment caché cette face de son caractère. En plus, elle a raconté à son amant tout ce que je lui avais interdit de dire. Je suis nu sur la place publique, Suzanne.

Georges n'était pas un homme violent, mais son excitation me faisait craindre le pire. Je répugnais de plus en plus à rester au milieu d'une situation pour le moins nauséabonde, voire plus. Néanmoins, pris d'un remords malvenu, je lui proposais encore de passer la nuit chez moi. Il refusa et partit les deux poings enfoncés dans les poches, sous une méchante pluie d'hiver.

Suzanne

J'ai commencé ce récit par ma rupture avec Georges pour donner une idée du sentiment d'amertume qui m'a tourmentée tout au long de cette histoire. J'ai l'impression d'avoir participé à un jeu d'enfants qui s'achève mal. Au début, c'est gai, tout le monde rit. Et puis l'un se blesse, on s'empresse au tour de lui et on ne rigole plus du tout. Aujourd'hui près de quatre ans après la fin de ma liaison avec Georges, j'ai la sensation qu'avec plus de sagacité, j'aurais pu prévoir que la partie allait se terminer de manière fâcheuse. J'ai besoin de reconstituer les faits depuis le début.

Je m'appelle Suzanne Périgaud, 32 ans, prof de français au collège du Bellay. C'est un établissement de la banlieue sud de Paris, ni plus ni moins mal fréquenté qu'un autre. Deux longs bâtiments gris posés sur le sol, percés de deux rangées de fenêtres alignées avec une morne rectitude. Un petit bout de pelouse. Un terrain de basket aux panneaux maculés de traces de ballons. Le tout est entouré d'un quartier où s'enchevêtrent immeubles modernes, maisons des années 30, boutiques désaffectées et enseignes de restauration rapide. Au loin, le TGV fuse sur la ligne d'horizon.

Rien dans le paysage n'inspire la folie d'apprendre. Et pourtant, nous sommes quelques-uns à nous démener pour instiller un début de commencement de culture dans plusieurs centaines de cerveaux turbulents.

Ce que je vais écrire, je le tiens de Georges Lamblin, qui fut prof de maths dans le même établissement et de sa femme Thérèse, employée de banque. Événement capital pour la suite : Georges s'était marié à Thérèse, à l'été 1988. Le couple avait un enfant, Théo.

Tout allait bien jusqu'à ce jour où j'ai cru bon d'inaugurer ma première relation avec Georges. C'était en 92, si mes souvenirs sont exacts. J'enseignais depuis cinq ans. Comment c'est arrivé ? Bêtement, comme souvent. Il est probable que la lassitude et le désœuvrement firent leur œuvre.

Je n'étais pas vraiment convaincue par l'homme, mais – comme les copines – j'avais le besoin juvénile de connaître quelque chose qui me remue. Je n'avais surtout pas envie d'un engagement définitif, mais je me sentais seule. Une sorte de mini-aventure me convenait très bien. Georges n'était pas plus vilain ni plus bête qu'un autre. Peut-être un peu triste, mais je n'avais pas le courage (ni sans doute la capacité de séduction) de chercher ailleurs. Il présentait l'avantage d'être marié, ce qui me garantissait que ça ne durerait pas. Nous avons tenu le coup pendant trois mois. Ce n'était pas désagréable, mais ça n'avait rien d'exaltant. Je n'irai pas jusqu'à dire que nous nous sommes séparés en bons termes, mais la rupture s'est déroulée sur un ton sensé et raisonnable. Nous avions intérêt à ne pas monter un drame en cinq actes puisque nous travaillions au même endroit et que nous nous croisions presque tous les jours. Bref... nous convînmes que nous nous étions trompés et qu'il valait mieux poursuivre nos chemins, chacun de son côté.

La deuxième fois que je suis tombée dans ses bras, c'était trois ans plus tard. Et là, ce fut plus grave puisque ça a duré jusqu'au début 98. On pourra me dire que je ne savais pas ce que je voulais, ce qui est exact. River ma vie entière à un mec, m'a toujours paru hors de mes faibles compétences amoureuses. À ma décharge, l'homme me semblait avoir mûri, ce n'était plus celui que j'avais connu dans l'épisode précédent. Son visage montrait quelque chose de grave qui m'avait touché. Enfin, disons que Georges avait évolué. La première fois, c'était un flirt. La seconde, il y avait entre nous, comme un intérêt intellectuel de l'un pour l'autre. Nous ne nous aimions pas, mais nous nous aimions bien.

Jusqu'au début 1997, mon existence s'écoulait entre le collège, la piscine de temps à autre et mon appartement du XIV^e arrondissement parisien où Georges me rejoignait régulièrement. C'était ennuyeux et paisible.

En février, Georges conclut un drôle de deal avec son voisin de palier, le romancier Amédée Pouget. Cet auteur avait produit quelques succès de librairie et jouissait d'une certaine notoriété dans le milieu médiatique. Il avait formé le projet d'écrire une saga décrivant la vie d'un Français moyen. Dans cette perspective, il avait passé un accord avec Georges : pour trente mille francs

par mois, Pouget se donnait le droit de tout connaître de l'existence quotidienne de monsieur Lamblin qu'il avait décidé de prendre pour modèle. Je trouvais cette initiative drôle et intéressante. J'ai encouragé Georges à y participer. Cette résolution allait peser lourd dans les événements des semaines suivantes.

Notre relation était d'autant plus curieuse (et risquée) que je connaissais Thérèse Lamblin depuis quelques années. Nous avions sympathisé à l'occasion des petites fêtes que nous organisions entre collègues du collège : anniversaires, mariages, départ à la retraite... C'étaient les rares fois où nous pouvions rencontrer le couple Lamblin dans son intégralité. J'ai rapidement noué des liens que je qualifierais de cordiaux avec Thérèse au point que je connus une période un peu confuse puisqu'elle se confiait à moi bien que j'aie couché avec son conjoint et que j'avais recommencé au début de cette histoire.

Bientôt, cette situation de maîtresse amie de la femme de mon amant m'étouffait. N'en pouvant plus de cette duplicité, je décidais d'avouer nos rencontres adultérines à Thérèse. C'était dans les premiers jours du printemps 97. Elle prit la nouvelle avec un sang-froid qui me stupéfia et que je compris plus tard. Elle me rétorqua que son mari était libre et qu'elle appréciait qu'il la trompe avec moi. D'après elle, ça aurait pu être pire. Dès lors, nous poursuivîmes des relations qui ressemblaient à des liens de confiance.

À partir de ce moment, je me suis laissée happer par un scénario qui tourna à l'imbroglio sentimental quand, au mois d'avril, Thérèse me confia à son tour qu'elle était devenue la maîtresse de l'écrivain Amédée Pouget dont le job consistait à observer la vie de son couple.

Au début, nous étions dans un drame familial classique : la maîtresse (moi), Georges, sa femme. Monsieur s'ennuie avec madame et va voir ailleurs. Sauf que là nous étions quatre dans le trio et j'étais en première ligne. Lorsque Thérèse m'a fait cet aveu, je n'ai pu m'empêcher de rire nerveusement. Je trouvais la situation piquante et j'avais envie d'aller jusqu'au bout.

Le deal

Le 2 février 1997, l'écrivain Amédée Pouget proposa donc à Georges une dotation de trente mille francs par mois pendant 24 semaines pour lui raconter sa vie dans le détail. Il considérait le prof comme le prototype du français moyen. Il utilisait même le terme de « médiocre » en précisant qu'il n'y avait pas dans ce terme de connotation méprisante. Il rappelait souvent la racine latine du mot : *médiocris*, celui qui « tient le milieu », c'est-à-dire celui qui se tient entre les excès. L'existence quotidienne d'un couple ordinaire devait servir de support à son prochain roman.

Le jour où l'écrivain s'ouvrit de son projet à Georges, ils se trouvaient installés dans le salon du petit prof. J'ai eu l'occasion de visiter son appartement. La pièce, meublée de manière prétentieuse dans un magasin à bas coût est néanmoins spacieuse. J'imagine que l'entretien s'est déroulé alors qu'un soleil d'hiver tentait une percée chaleureuse derrière les voilages des fenêtres et qu'il adoucissait l'atmosphère.

Je connaissais Pouget pour avoir lu ses livres et suivi ses conférences. C'était un écrivain pas plus mauvais ni meilleur qu'un autre. Je pense qu'il avait fomenté son projet de longue date. L'idée ne lui était pas tombée sur la tête d'un seul coup. Sa proposition allait créer un choc et il le savait.

En écoutant Pouget, Georges a probablement émis ce petit bruit de bouche qui ressemblait à un ricanement et qui m'agaçait prodigieusement. Il n'a pas tout de suite cru ce qu'il avait entendu. Il pensa sans doute à une lubie d'artiste, puis imagina que Pouget avait bu. On sait bien que les écrivains marchent à l'alcool... ou à d'autres substances addictives.

Or, à ce moment-là, Amédée Pouget ne plaisantait pas. Il expliqua que depuis plus d'un an, il cherchait un nouvel élan pour son prochain bouquin. Après la fin et la diffusion d'un livre, une période de gestation d'idées s'ouvre obligatoirement pour un romancier. C'est la plus difficile à assumer pour un artiste qui vit de sa plume. La hantise de ne rien avoir d'original à dire le travaillait durement, surtout après le coucher du soleil. Il se voyait déjà revenir penaud dans le bureau de son éditeur pour lui avouer qu'il était sec, sans aucune source d'inspiration.